

L'Abille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Offices: 323 rue de Chartres, N. O. 9999. Centre et Belleville.

Second at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 20 août 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'EDITION DE L'ABEILLE DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABEILLE, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans sa quatre-vingt-quatrième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puisse dans ses colonnes, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, en ce qui concerne une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours. Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. L'Actualité, Feuilleton. 4me PAGE. Faits Divers. 5me PAGE. Mademoiselle Fourchette. L'Accident. Le Guai. Ouisine. Un prochain événement royal. 6me PAGE. Péchie. Monanitia. Ohifone. La "Courrier Céleste." Au temps de la Terreur. Le Caillon.

Le Choléra en Italie

Depuis quelques jours, il nous arrive d'attristées nouvelles d'Italie. Le choléra y sévit, y fait des victimes, et le gouvernement s'en émeut.

Le Premier ministre, M. Luzzatti, a quitté Turin et s'est rendu à Rome où il a de suite convoqué son Cabinet pour donner à la situation l'attention voulue; et grande a été sa satisfaction d'apprendre que les médecins qui étaient allés dans les localités où règne le terrible fléau avaient pris les mesures les plus efficaces pour le combattre et parvenaient à en empêcher la diffusion.

Le mal fait des ravages à Trani, un port de mer sur l'Adriatique. Dans les dernières vingt-quatre heures on y a constaté dix-neuf cas nouveaux et douze décès.

La maladie a fait son apparition sur d'autres points du pays, mais se marche est encore trop lente pour y causer la moindre alarme. Il a été dit que Rome était menacée de l'épidémie; c'était faux, paraît-il, car la ville jouit dans le moment d'une salubrité exceptionnelle.

Bien qu'on ne craigne pas dans la ville éternelle l'apparition du fléau, le Pape, néanmoins, a ordonné que fût préparé et ouvert le cas échéant, le Lazaret de Sainte Marthe construit sur le domaine du Vatican par Léon XIII en 1885, lorsque l'épidémie du choléra fit tant de victimes à Naples. Jamais le bâtiment ne servit à sa destination première; on en a fait une sorte de maison hospitalière à l'usage des pèlerins.

Le Saint-Siège s'associera aux autorités civiles dans son œuvre de secours; avec elles, il combattra le mal.

Le roi Victor-Emmanuel, toujours prompt à répondre à l'appel du devoir, achève ses préparatifs de départ; il ira dans toutes les villes où le choléra a fait son apparition et fait des victimes, si le fléau n'est pas subjugué par les hommes de l'art et la Société de la Croix Rouge.

C'est aux heures sombres de la vie d'un peuple que l'homme qui se dirige vers le destin doit se sentir à l'abri, doit lui apporter, au même temps que ses gros soins, des paroles qui relèvent les courages. On n'est vraiment roi qu'à la condition d'avoir des gestes de cette ampleur.

Les Anniversaires DE 1870 ET LES SURVIVANTS DE LA GUERRE.

Paris, 8 août:

Voilà que sont revenus les grands anniversaires de l'année terrible. Et pendant de longs mois nous allons refaire le dolorieux calvaire que nos vaillantes armées ont parcouru, il y a quarante ans, disputant pied à pied à l'envahisseur le sol sacré de la patrie. Aujourd'hui, sous nos sommets encore qu'en Alsace et en Lorraine; bientôt, le flot de l'invasion va s'étendre, inondant la Champagne, la Bourgogne, l'Île-de-France, l'Orléanaise, la Normandie, jusqu'aux portes de Lille au Nord, jusqu'aux portes de Besançon au Sud, et là-bas, à travers le cœur même de la France, jusqu'aux confins du pays breton.

Le souvenir de ces douleurs déjà lointaines n'est pas perdu. Cette année, on se prépare de tous côtés à célébrer avec une

solemnité particulière les divers anniversaires de 1870. Déjà, à Schirrhein, où eut lieu le premier combat de la guerre et où tomba la première victime française à Wissembourg et à Froeschwiller, ont eu lieu d'imposantes cérémonies où amis et ennemis ont rendu aux morts allemandes et françaises l'hommage ému qui convenait.

A Schirrhein, le vieux colonel badois Von Villiez, qui fut de l'affaire et manqua d'y rester, avait tenu à déposer lui-même une couronne sur la tombe du maréchal des logis Pagnier, tué en ce premier combat. Deux autres témoins de l'écarquante, le général français de Chabot et le général allemand Von Zeppelin, empêchés d'assister à la cérémonie commémorative, avaient envoyé, eux aussi, des couronnes.

Ces trois officiers, si nous ne nous trompons, sont les seuls survivants du combat de 26 juillet. Depuis quarante ans, on le pense bien, la mort a fâché cruellement, et sans répit, dans les rangs des combattants de 1870, et aujourd'hui on commence à les compter, ceux qui ont vu les grandes luttas de jadis.

Le 6 août, la bataille de Froeschwiller, qui fut si meurtrière des deux côtés, vit, on le sait, les fameuses charges que les cuirassiers fournirent dans les villages de Morbronn et de Froeschwiller. Charges mémorables entre toutes, qu'immortalisèrent et le plumeau des grands artistes et les vers de quelques-uns de nos meilleurs poètes. Les six régiments de cuirassiers engagés eurent dix-sept officiers tués et quarante officiers blessés. Les autres s'échappèrent que par miracle à l'hécatombe, et quelques-uns d'entre eux ont fourni une carrière des plus honorables.

Le général Mayol, par exemple, était, il y a quarante ans, lieutenant d'état-major stagiaire au 4e cuirassiers; il est aujourd'hui divisionnaire et membre du Comité de la cavalerie. Le général Darand de Villiers était sous-lieutenant au 9e cuirassiers; il fut grièvement blessé à Morbronn et laissé pour mort sur le champ de bataille. Parmi les officiers généraux du cadre de réserve ou en retraite, qui prirent part à ces charges gigantesques, nous relevons les noms des généraux de Brley, qui appartenait au 2e cuirassiers; de Montanon, Lachouque et de Tavernost, du 1er cuirassiers.

Citons encore le lieutenant de Rogé, du 9e cuirassiers, qui a pris sa retraite, il y a quelques années, comme colonel de 2e de l'arme, à Paris. Le colonel de Rogé était samedi à Froeschwiller, où il avait voulu revoir les lieux mêmes où il chargea si gallamment le 6 août 1870 et dire une prière émue sur la tombe des camarades morts.

Ce même jour, le général Bonnal, gagnant, par sa vaillante conduite, la croix de la Légion d'honneur; il était depuis quelques jours lieutenant au 8e d'infanterie et avait vingt-six ans à peine.

Dans quelques jours, on célébrera les anniversaires des grandes batailles livrées sous Metz, Borny, Rezonville, Saint-Privat, Servigny-Notteville. Là encore, les rangs des survivants ont été bien éclaircis. Des officiers généraux qui exercèrent un commandement à l'armée de Metz, un seul vit encore: le général Zanis d'Alnois, auquel sa superbe attitude à la bataille de Forbach, où il commandait le 63e d'infanterie, valut les deux étoiles et le commandement d'une brigade de l'héroïque division de Laveauncompet.

Le vaillant soldat, qui vient d'entrer dans sa quatre-vingt-onzième année et se trouve être d'origine des généraux de division de l'armée française, porte allégrement son grand âge et achève sa glorieuse existence à Nantes, où longtemps il commanda le 11e corps d'armée.

Parmi les généraux encore en activité de service, une cinquantaine environ, alors tout jeunes officiers au début de la carrière, ont fait la campagne à l'armée de Metz. Tels: le général Dalstein, gouverneur militaire de Paris; le général Davignon, commandant le 1er corps d'armée, à Lille; le général Cadard, commandant le 13e corps, à Bordeaux; le général Frater, commandant la 35e division, également à Bordeaux; le général Feldman, commandant supérieur de la défense de Paris; le général Méanier, commandant le 3e corps, à Rouen; le général Dor de Lastours, commandant la 3e division de cavalerie, à Châlons; les généraux Roëler, Courbebaese, etc.

Dans le cadre de réserve, nous relevons nombre de noms d'anciens combattants de la vaillante armée de Metz: le général Niel, fils de l'illustre maréchal, alors officier d'ordonnance du général Ladmirault et cité à l'ordre pour sa belle conduite dans les batailles d'août; les généraux de Mainbray, Devaux, Durand, de Lardemelle, Heimbürger, Ohainon, d'Amboix de Larbot. Le général de Négrier était alors capitaine au 2e bataillon de chasseurs à pied; blessé grièvement à la bataille de Grzonville, il n'en récessa pas moins de la capitulation de Bazailles, et s'échappa, à peine guéri, pour rejoindre l'armée de Faidherbe où il reçut deux nouvelles blessures, à Villers Bretonneux et à Saint Quentin.

Sur ce sujet des évènements de Metz, il y aurait à écrire un des plus émouvants chapitres de l'histoire de la guerre. Elles furent très nombreuses ces évaluations; presque toutes se firent par le Luxembourg et la Belgique, ce qui permit à Faidherbe de se constituer, dès le début, des cadres excellents. On s'imaginait malheureusement combien ces cadres devaient déployer, les années de sang froid et d'ingénuité dans les moyens d'exécution, les autres d'extraordinaire audace, comme le général de Négrier qui sortit de Metz en tenue, à cheval, et fut, pour passer, briser le crâne à un factionnaire ennemi qui tentait de l'arrêter.

Citons encore parmi les anciens de l'armée de Metz, qui, depuis lors, ont porté la plume blanche, l'ancien commandant en chef: le général baron Berge, ancien gouverneur de Lyon, blessé à Saint-Privat; le général Mercier, ancien ministre de la guerre, et les généraux Zurlinden et Ohainon, qui furent, eux aussi, ministres de la guerre; le général Jamont, entré tout récemment dans sa quatre-vingt-huitième année, qui fut généralissime de l'armée française; un autre généralissime, qui succéda précisément au général Jamont, le général Brugère; le général Duchesne, le commandant de Madagascar; le général Bréard, le futur négociateur de traité qui mit la Tamise sous notre protectorat; le très brave général Bouscand, aide de camp de Garibaldi, blessé grièvement à Saint-Privat et amputé d'un bras, ce qui ne l'empêcha pas de continuer vaillamment sa carrière; le général Florentin, aujourd'hui grand commandant de la Légion d'honneur, blessé à Servigny, qui, plus heureux que son camarade Bouscand, ne fut amputé que de l'avant-bras; le général Langlois,

ancien commandant de l'Ecole de guerre, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre, aujourd'hui sénateur de Meurthe-et-Moselle; le général comte des Garets.

Dans cette liste, forcément incomplète, combien de noms n'oublions-nous pas! Mais il faut nous arrêter. Aussi bien, pour citer les noms de tous les officiers survivants des grandes batailles du début de la guerre, plusieurs numéros entiers du journal n'y pourraient certainement suffire. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir sur ce sujet. Nous ne sommes encore qu'à l'aube de l'année terrible; Metz livré, l'armée de Oudinot écrasée dans le gouffre de Sedan, il reste encore Paris et les provinces où la lutte va se poursuivre de longs mois encore.

L'ESPERANTO.

A l'occasion du Congrès qui, actuellement, siège à Washington et dont l'objet est de faire accepter l'Esperanto comme langue universelle, nous recevons de Washington, du Professeur O. G. Rivot, officier d'Académie et D. plômé de l'Université de France, quelques lignes que nous publions très volontiers.

L'éminent professeur ne croit pas au succès de l'idiole nouveau, et en donne la raison. L'universalité d'une langue ne passera jamais du rêve à la réalité; et cependant bien des esprits sérieux y travaillent.

Laissons la parole à notre distingué correspondant: En voyant la propagande à outrance faite en faveur de l'esperanto, on dirait qu'un vent de folie, semblable à celui qui jeta autrefois aux échos le nom de volapük et celui de son inventeur Johann Martin Schlegel, passe en ce moment sur les multitudes.

L'esperanto, nom que quelques peu prétentieux pour qualifier cet assemblage bizarre de mots, la plupart à demi-barbares, sans forme achevée, sans élégance, sans grandeur et sans harmonie, qu'on croit naïvement indispensable aux transactions commerciales, et qu'on a affublé du nom pompeux de langue internationale. Quoiqu'en disent les promoteurs de cet idiole artificiel, et malgré leurs préconceptions, son usage pour la conversation est non seulement problématique, mais sera à peu près impossible entre des personnes ne parlant pas la même langue, attendu que chacune d'elles en assimilera la prononciation à sa langue maternelle.

Cet idiole ne pourra donc servir qu'à la correspondance. Ne serait-ce pas plus simple alors d'employer la sténographie?

Le docteur Zamenhof a fait un remarquable travail de dissection. Mais l'a-t-il fait avec art? Rien n'est plus enfantin, plus ordinaire et plus dépourvu de génie littéraire que la construction de ces mots et de ces phrases, produits d'une imagination enfiévrée et torturée, où le vrai style brille par son absence.

Les poèmes parus en esperanto, ne sont autre chose que de la versification fantaisiste. Jamais cet idiole formé de lambeaux de langues n'atteindra les hauteurs de la poésie, pour la bonne raison qu'un idiole semblable n'a pas de littérature vraie.

Grand ombre de Virgile! oserais-tu ne pas te voiler la face, si tes regards tombaient sur la fantaisie que traduction de l'Enéide en esperanto?...

Depuis le moyen-âge, jusqu'à l'effondrement du volapük, qui, à son apparition, provoqua un engoue-



M. EMILE HOEHN.

Nous avons annoncé dans un de nos derniers numéros que M. Emile Hoehn, consul suisse à la Nouvelle-Orléans depuis bien des années, avait été nommé Consul Général; et ceux qui connaissent l'homme vraiment distingué qu'est le représentant de la Confédération helvétique, ont applaudi à cette promotion motivée par de longs et d'inappréciables services.

Une communauté s'honore de compter dans son sein des hommes comme M. Hoehn, parce que tout en remplissant avec fidélité le mandat que leur a confié leur gouvernement, tout en s'occupant des intérêts de leur nation, ils n'oublient pas de se consacrer à l'éducation de la jeunesse, et de leur donner de hautes notions de la morale, de la noblesse de leur caractère, de leur estime et le respect de tous.

M. Hoehn est né à Zurich en 1842, et habite la Nouvelle-Orléans depuis 1865. Deux mois après son arrivée ici, en janvier 1868, il entra au service de la maison Muller et Piaget; il y remplit un emploi important jusqu'en 1868, lorsqu'il devint l'associé de M. J. C. Muller, M. Piaget

se retirant des affaires, et la nouvelle maison succédant à l'ancienne.

M. Piaget qui était consul suisse, fut remplacé au consulat quelques années plus tard, en 1882, par M. Hoehn qui mena de front le consulat et sa maison de commerce avec un égal bonheur; car, si au consulat M. Hoehn recevait avec son invariable courtoisie les Suisses qui réclamaient son ministère ou ses conseils, il consacrait à ses affaires des soins et une attention qui devaient maintenir son commerce dans la voie prospère où il l'avait engagé.

Pour le secourir dans l'accomplissement de ses hautes fonctions, et de son dévouement, M. Hoehn a un secrétaire, un ami également, qui, par sa parfaite correction en tout et son amabilité rend accessible, attrayant même, le consulat, lui est précieux; par son zèle, son dévouement, M. Louis Blitzer, originaire de la Suisse Romande.

Le corps diplomatique à la Nouvelle-Orléans est embelliement composé; le représentant de la Suisse en est certainement un des membres les plus honorés.

ment morbide semblable à celui que suscite aujourd'hui l'esperanto, tous les idioles artificiels, créés en vue de faciliter les relations et les communications entre les peuples ont été ébroués. Aucun n'a survécu à sa génération.

Les langues, de même que les idiomes sont comme la flore d'un pays. Produits du sol aussi bien que les races, ils naissent en même temps qu'eux et suivent leurs évolutions.

Ferais-tu exception? O magique esperanto! et tes engageantes rictus à tous les peuples, ne voudrais-tu pas les déterminer à mettre à la dévotion de leurs restaurants et à celles de leurs magasins de modes, une kyrielle d'articles assésonnés et confectionnés à l'esperanto? Heureux idiole! qui va bientôt, peut-être, imposer à la mode sa souveraineté.éphémère.

Prof. C. G. RIVOT.

Condition satisfaisante.

New York, 20 août.—L'état du maire Gynor était excellent au jour d'hui, ont dit ses médecins, et il a passé la phase critique. Tous s'accordent à dire qu'il sera enté-

tement rétabli dans très peu de temps et qu'il ira compléter sa guérison aux Adirondacks.

Le maire Gynor parla cependant de se rendre à sa demeure à St James, L. I., en quittant l'hôpital.

Une industrie bulgare.

Les souverains bulgares visitèrent la ruisselle de Byagatitsa. Cette invitation était un hommage à des connaissances. Nulle part, au effet, il n'y a un art de roses qu'en Bulgarie. La vallée de la Maritza, entre autres, porte un nom qui dispense de tout commentaire: on l'appelle la vallée des roses. L'industrie de l'essence de roses, une des plus anciennes du peuple bulgare, est aujourd'hui des plus florissantes. Les statistiques nous apprennent qu'en 1908 on n'a pas exporté moins de 5,011 kilogs d'essence de roses. Or, le prix moyen d'un kilog de la précieuse essence est de 930 francs.

Et il est peu près certain que les médecins ne feront pas d'opération pour extraire la bile.

sans lever l'énorme trojet parcoure, et il arrivait pour trouver cette communication d'un autre genre, mais tout aussi inattendue:

"Mon cher ami," disait l'antagraphe parfumé de la baronne, "il s'est passé des choses extraordinaires à l'hôtel de La Luzernière. N'y va pas sans m'avoir vu, et viens me voir aussitôt que tu auras pris connaissance de ce mot."

C'était là un message singulièrement osé pour une femme aussi prude. Jean en eut d'abord des conjectures, et sans prendre le temps de quitter son costume de voyage, il courut chez Mme de Beauvoisy.

Cette dernière ne lui avait pas encore serré la main qu'elle lui confirmait déjà les termes de son billet:

"Parfaitement, mon cher, il s'est passé dans cette maison des événements extraordinaires! Je donnerais beaucoup pour savoir lesquels, par exemple!"

"Il n'est rien arrivé de remarquable à Mlle Eve? demanda Jean d'un timbre altéré.

du comte Lothaire? Je te le donne en oeil, je te le donne en mille!"

Jean, qui était devenu tout pâle aux premières paroles de Mme de Beauvoisy, parut se rassurer:

"Je ne sais pas... je n'ai pas la moindre idée... Peut-être que la fortune de la famille n'était pas ce que l'on croyait... Ou bien que M. de La Luzernière avait fait des spéculations malheureuses... Mais c'est bien invraisemblable..."

Dans le ravissement des ébahissantes nouvelles qu'elle allait annoncer, Mme de Beauvoisy frappa ses deux mains l'une contre l'autre:

"Mon cher, tu n'es pas pour deux sous d'imagination, c'est connu! Les choses sont autrement palpitantes que les pauvres clichés que tu me sers là... Je vais te dire la vérité tout de suite, car tu ne devrais jamais. Eh bien! cette pauvre Eve a découvert qu'elle n'était pas la légitime héritière du comte Lothaire!"

jet la baronne n'eût pas entendu, soit qu'il ne lui convint pas de répondre encore, elle poursuivit.

"Comment est-il incroyable s'est produit, ne me le demande pas: je ne le sais point et je crois que personne ne le sait... Parce que cette histoire est incompréhensible d'un bout à l'autre: Bien qu'un testament en bonne et due forme l'ait institué légitime héritière, Eve s'est dépossédée pour ses gens là... Oh! elle a été magicienne! Il y a qu'une voix pour le proclamer!"

La mâle figure de Jean de Trèves rayonna de soudaine et profonde douleur, et une clarté indéfinissable se leva dans ses larges prunelles grises, tandis qu'il répondait posément:

"Si Mlle Eve a fait cela, c'est qu'elle a obéi à un ordre de sa conscience, dont on doit respecter le secret..."

Cette simple acceptation d'un inconcevable mystère n'était pas dans les moyens de Mme de Beauvoisy.

gens qui se contentent de la assés vulgaire et estiment, selon un proverbe rebattu, que plaisir d'argent n'est pas mortelle.

"A merveille!" constata Mme de Beauvoisy à la fois ravie et fâchée, — ravie de voir que son petit plan "marchait", et fâchée de voir ses meilleurs amis coupés par l'agacement érémitique avec laquelle ce diable de garçon s'accommodait des situations les plus contraires.

"Si donc il n'y a pas autre chose?... commença Jean en se levant.

La baronne se dilata d'aise. Le moment psychologique était arrivé!

"C'est que, précédemment, il y a autre chose! lança-t-elle victorieusement. Le cœur de Jean, un instant délicieusement allégié, se sangla de nouveau:

adversité trop forte. Il ne disait plus rien, regardait droit devant lui avec des yeux fixes et un peu égarés: les yeux des gens à qui on apprend subitement qu'ils ont tout perdu sur la terre..."

Mme de Beauvoisy en fut pitié. L'épreuve se révélait effrayante: elle ne s'était pas trompée, ces deux êtres s'aimaient et, selon l'éternelle loi de l'amour, ils se croyaient et se pleuraient en s'adorant. Elle était trop femme pour que cette constatation ne la charmât point; il ne s'agissait plus maintenant que de manœuvrer de façon assez habile pour amener un dénouement bienfaisant. Avec douceur, elle restifia:

"Attends, toutefois... Je m'imagine que quelqu'un connaît la retraite d'Eve..."

Le marquis se redressa vivement:

"Quel don?... La comtesse Germaine... Le jeune homme ouvrir de grands yeux; Mme de Beauvoisy expliqua:

chambre de Belleville, et qui ne détenait pas le moins du monde de sous les majestueux lambris de l'hôtel du boulevard des Invalides, une de ces petites robes qui tout perd sur la terre..."

Mme de Beauvoisy en fut pitié. L'épreuve se révélait effrayante: elle ne s'était pas trompée, ces deux êtres s'aimaient et, selon l'éternelle loi de l'amour, ils se croyaient et se pleuraient en s'adorant. Elle était trop femme pour que cette constatation ne la charmât point; il ne s'agissait plus maintenant que de manœuvrer de façon assez habile pour amener un dénouement bienfaisant. Avec douceur, elle restifia:

"Attends, toutefois... Je m'imagine que quelqu'un connaît la retraite d'Eve..."

Le marquis se redressa vivement:

"Quel don?... La comtesse Germaine... Le jeune homme ouvrir de grands yeux; Mme de Beauvoisy expliqua:

tuelle d'Eve. A mes questions pressantes, elle a constamment répondu qu'elle n'était pas autorisée à livrer le secret de l'endroit où sa cousine se trouve présentement.

"Et pour me prouver, sans doute, qu'elle n'a pas donné à la famille un descendant trop dégradé, elle m'a présenté son fils, un baby beau comme les amours!... Surtout, veux-tu que je te livre toute ma pensée?"

Par courtoisie machinale il se leva:

"Certinement! —Eh bien, avance la baronne, d'un ton confidentiel, j'ai idée que, si tu l'interroges à ton tour, tu serais plus heureuse... —Moi!... dit-il, surpris. —Où, toi! A la condition que tu aches t'y prendre, bien entendu!... Le jeune homme eut un geste de dédain:

Comme il commençait à s'asseoir, Robert Eddy et Frank Huey, deux enfants d'une dizaine d'années, qui avaient eu l'idée de prendre un bain au domicile du dernier, 7630 rue St-Charles, hier matin à 11 heures, ont failli être asphyxiés par les émanations de gaz s'échappant d'un robinet laissé ouvert. Des personnes de la maison ayant entendu leurs gémissements se portèrent à leur secours à temps, et grâce à un traitement énergique ils furent bientôt rappelés à la vie.